

SOMMAIRE

Préface de Péter Nádas : Le travail et la théma- tique de Kertész	9
Avant-propos de l'auteur	13
Budapest, Vienne, Budapest – quinze bagatelles ...	15
La pérennité des camps	41
Ombre profonde	53
Lettres de Hongrie	63
L'Holocauste comme culture	79
L'intellectuel superflu	93
Weimar visible et invisible	107
Ce malheureux XX ^e siècle	113
Patrie et pays	137
A qui appartient Auschwitz ?	151
Budapest – une confession superflue	161
Se relèvera-t-elle ?!... ..	171
Hommage à François Fejtő (1909-2008) – à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire	187
Confessions à propos d'un bourgeois – notes sur Sándor Márai	197
La langue exilée.....	211
La liberté d'être soi.....	229
Jérusalem, Jérusalem... ..	241
Eurêka !.....	253
Pourquoi Berlin ?.....	267
Sources et mentions légales.....	275

Préface

LE TRAVAIL ET LA THÉMATIQUE DE KERTÉSZ

La thématique de Kertész a presque toujours occulté son travail littéraire, et il faudra attendre longtemps pour qu'il n'en soit plus ainsi.

L'expérience brutale de la privation totale de droits, du pillage et de la destruction des juifs d'Europe ne fait pas partie des histoires ou des thèmes qu'on peut régler mardi et classer mercredi. Elle est toujours d'actualité. On ne peut pas la remanier *a posteriori* au gré des souhaits des histoires familiales pour pouvoir ensuite l'oublier avec d'autres crimes historiques considérés comme pardonnables. L'expérience collective de la privation totale de droits, du pillage organisé et de la destruction méthodique des juifs d'Europe est le résultat de l'activité intellectuelle consciente et du travail coordonné d'éducation mentale menés par plusieurs générations d'Européens. Elle ne peut absolument pas être considérée comme un dérapage de l'histoire européenne, ni même hongroise. Il n'y a, il n'y aura aucune absolution, ni religieuse ni temporelle. Et, si quelqu'un ne porte pas de responsabilité personnelle, cela ne veut pas dire qu'il ne porte pas de responsabilité historique permanente.

Au cours des cinquante-huit dernières années, la réalité d'Auschwitz est devenue l'aune universelle de l'attitude éthique, de la pensée politique et

de l'écriture des lois. Nul ne peut la contourner, même ceux qui y auraient le plus intérêt, à savoir les nationalistes et les fascistes. Ils sont contraints de se distancier de ce qu'ils voudraient refaire. L'épuration ethnique, le massacre et le génocide ne font plus partie des rêves nationaux légitimes. L'expérience historique d'Auschwitz est comme un seuil élevé où chacun peut mesurer tous les jours sa propre ignorance et son inefficience, voire la sincérité de ses bonnes intentions. Nul ne peut penser Dieu qui ne pense Auschwitz. Nul ne peut penser sans Auschwitz la semence de dragon qu'est l'humanité. Ni les institutions d'Etat, ni les Eglises, ni les familles, ni les individus ne peuvent éviter de franchir ce seuil élevé de la conscience collective. Ni ceux qui sont nés hier, ni ceux qui naissent aujourd'hui.

Tout au plus n'entre-t-on pas dans l'autre pièce par volonté délibérée. Mais alors il faut compter avec les conséquences de son isolement.

La représentation de l'homme dans la culture européenne est impossible sans Auschwitz. Nous le voyons dans le sourire éthéré et indifférent de Mona Lisa, ses cadavres dépassent sous le retable d'Issenheim. Dieu n'est pas mort. Mais masque, maquillage, visage peint, atours et voiles ne sont plus d'aucun secours. L'image divine plusieurs fois millénaire de l'adoration de soi et de l'apitoiement sur soi s'est véritablement et définitivement annihilée dans le feu des fosses de Majdanek et de Sobibór, dans les fours crématoires d'Auschwitz et de Ravensbrück, dans les gares de Szeged, Nyíregyháza, Debrecen, Miskolc, Pécs, Zalaegerszeg et Mohács. Le christianisme n'a pas d'autre réalité, plus idéale, il n'a pas d'histoire qu'on puisse séparer d'Auschwitz. Sans Auschwitz, il n'y a plus de théologie chrétienne.

Etrangement, cette thématique immense occulte non seulement le travail littéraire d'Imre Kertész, mais aussi ses thèmes plus intimes.

Ceux-ci sont imbriqués les uns dans les autres comme ces terribles boîtes magiques.

Il a vu dans Auschwitz la réalité profonde, essentielle, de la culture européenne lorsque, dans la réalité de la continuité des dictatures, il s'est retourné vers le bel et unique Auschwitz de son enfance. La grande découverte structurelle de ses œuvres littéraires est qu'en regardant depuis Auschwitz, on ne voit pas Auschwitz mais que, du point de vue de la continuité des dictatures, on le revoit comme si c'était un beau souvenir. Dans une dictature, toute signification est déformée d'emblée. C'est une découverte embarrassante que de voir la continuité là où d'autres aimeraient voir tout au plus un court-circuit de civilisation, l'œuvre inexplicable du mal ou celle du hasard. Cette conception de la réalité historique, des facultés et de la nature de l'homme ne laisse aucune place à l'illusion sentimentale, que l'on regarde vers l'arrière ou vers l'avenir. Elle ne cite aucun fait qui permettrait de mettre un signe d'égalité commode entre les dictatures rouge et brune et de justifier les crimes de l'un avec les crimes de l'autre, à la manière de Nolte. Ce qui s'est produit se produira. Dans cet instant de silence pendant lequel le peloton d'exécution recharge, Kertész nomme les corrélations entre les dictatures, il désigne leurs points d'intersection. Il explique la manière dont les terribles boîtes magiques de l'histoire européenne et de la nature humaine s'imbriquent l'une dans l'autre.

Cette langue, cette culture ne peuvent être dues au hasard et à l'arbitraire, c'est ainsi.

L'analyse philosophique constitue un travail littéraire d'Imre Kertész, occulté par sa thématique,

et non des moindres. En principe, elle pourrait être faite dans n'importe quelle langue du monde. Il est néanmoins intéressant qu'il l'ait menée dans une langue dont les concepts étaient jusque-là à peine troublés par des réflexions philosophiques préliminaires. Une langue qui connaît tout au plus les interprétations des philosophies étrangères, mais ne possède pas de philosophie autonome. Dans l'idiome littéraire de Kertész, ce handicap, ce manque quasi général de concepts dûment analysés et établis, s'est transformé en avantage. Il a élaboré les strates d'une vision dépassionnée avec le matériau de la langue hongroise. Rétrospectivement, on voit que c'est la structure malléable de la phrase hongroise qui permet à son style d'adopter cette vision dépassionnée. Dans l'intervalle qui sépare deux sentiments chargés de lieux communs, la phrase de Kertész prend conscience sans ciller de la pénible réalité. De la sorte, il a créé dans la langue hongroise une nouvelle appréhension de la réalité.

PÉTER NÁDAS

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Un ami a remarqué dernièrement que je ne disais pas la même chose dans mes essais et dans mes romans, et j'avoue que cette remarque m'a surpris au point que je n'arrive pas à la chasser de mon esprit. Pour être sincère, je n'aurais jamais écrit les essais qui suivent si on ne me l'avait demandé. Et on ne me l'aurait jamais demandé si le deuxième empire totalitaire d'Europe, affublé du nom de socialiste, ne s'était effondré. C'est la vie que j'ai vécue dans cet endroit qui m'a fait connaître dans toute sa réalité la normalité d'une existence déclarée illégale. L'Holocauste et la situation dans laquelle j'ai écrit sur l'Holocauste étaient intimement liés. Je n'ai jamais pu parler de l'Holocauste au passé.

C'est justement pour cette raison que la remarque de mon ami m'avait fait réfléchir. J'aime la phrase de Cioran où il dit qu'il s'entend *vraiment* surtout avec les juifs, parce que lui aussi "se sent extérieur à l'humanité" : jamais l'état dans lequel j'ai vécu pendant des décennies n'a été formulé avec plus de précision. Et, quand j'ai pris la parole, je n'appartenais peut-être plus depuis longtemps à ceux à qui je m'adressais. Mais, tant que je restais abrité derrière des formes purement artistiques, cela ne posait pas problème. Pourtant, à la lecture de mes essais, mon ami a eu l'impression

que j'avais sauté par-dessus le mur qu'Auschwitz avait dressé entre moi et "les autres". Et qu'il lui semblait que non seulement j'avais jeté un pont entre le no man's land et ce qu'on appelle l'humanité, mais que je l'avais franchi grâce aux béquilles de mes essais, laissant derrière moi la rive et ceux auxquels j'appartenais vraiment, mon destin, mes souvenirs, mes morts.

Je ne crois pas que cet ami ait raison. D'ailleurs, ce pont est infranchissable et, si on essaie quand même de le traverser, on le paie de sa créativité. La question qui se pose est de savoir si mes paroles seront comprises de l'autre côté sans que j'aie moi-même à passer le pont. Mais il me suffit d'articuler – plutôt d'écrire – un seul mot, et déjà je me surprends à espérer : voilà le problème, et je ne peux rien y changer, au risque de nourrir un vain espoir.

Je ne considère pas les textes qui suivent comme des essais rédigés dans les règles de l'art. Ils appartiennent plutôt au genre que j'ai désigné une fois sous le nom d'*approche*, même si un tel genre n'existe pas dans les faits. J'ai voulu dire par là, d'une part, qu'aucun de ces textes n'épuise son sujet, tout au plus en constitue-t-il une *approche* ; d'autre part, qu'il s'agit d'approcher sous un autre angle la même question que mes textes narratifs : l'inapprochable. Ainsi, on trouvera par endroits des reprises, des extraits de mes autres travaux, comme des leitmotiv qui renvoient à une unité plus vaste, une cohérence de la pensée, de la parole, voire de l'être, qui reste parfois mystérieuse à mes yeux.